

Filomena Cordanato

**DE SICILE
A
GRENOBLE**

Biographie
| au bout
des mots

Je dédie ce livre à mes parents qui grâce à eux, m'ont permis
de transmettre tous ces souvenirs aux générations futures

INTRODUCTION

De Sommatino à Grenoble

De la chaleur sicilienne à la froideur des Alpes françaises

Des sandalettes aux pieds nus aux pieds trempés dans la neige

Du soleil splendide aux tunnels obscurs

Des années 1966 à 1968

Filo et Lillo émigrent en France

J'ai commencé par écrire dans mon premier livre « Une jeunesse en Sicile » la raison pour laquelle j'ai quitté Sommatino pour la France. C'était la grande période de départ à l'étranger à la recherche de travail et d'autres motifs...

À l'époque, mon frère Lillo souhaitait partir travailler en Allemagne comme les cousins et toutes les autres personnes. Je lui avais déconseillé, car d'après nos informations les hommes italiens en général vivaient dans des baraquements en plein hiver, seul et sans famille. Je lui ai proposé de se joindre à moi, de partir tous les deux. Pas en Allemagne, mais en France, à Grenoble, où vivait notre sœur Georgette.

C'est ce que nous avons fait, à peine finies les deux fêtes : La locale de Saint-Joseph qui est honoré toutes les années le deuxième dimanche du mois d'août, selon les dates du calendrier et le ferragosto, (l'assomption) du 15 août. Nous sommes partis le lendemain, le 16 au matin pour la France, pour arriver à Grenoble le 17 août 1966 dans l'Isère.

Quand nous sommes arrivés à la Tronche c'était l'été, avec de longues et belles journées.

C'était la première fois que nous voyagions aussi loin et longtemps. Nous n'étions jamais allés plus loin que Caltanissetta, à vingt-six kilomètres de Sommatino, de notre ville natale, pour nous rendre chez un médecin spécialiste. Malgré les 18 000 habitants de notre village, il n'y avait aucun spécialiste dans les années soixante. D'ailleurs, à la suite de la fermeture des mines de soufre en 1957, les habitants ont commencé à émigrer en Europe et en Amérique. Ces mines de soufre appelées Trabiata-Tallarita se trouvaient entre Sommatino et Riesi en Sicile. S'ils ont fermé la « Compagny Ming » se fût suite à la catastrophe des mineurs faisant 36 morts dont 11 ou 12 personnes de Sommatino qui ont péri aussi ! Cette mine où mon père avait travaillé à l'âge de 5 ans. Dans ces mêmes lieux, il existe un musée depuis mars 2010, ouvert à tout public pour permettre de visiter l'extérieur et un peu l'intérieur, en souvenir de tout cela !

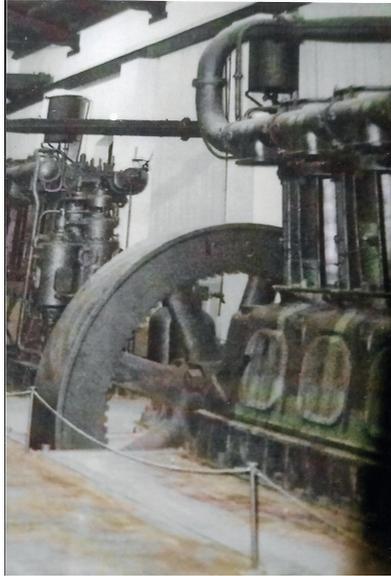
En 2015, Sommatino ne comptait plus que 7 374 habitants.

Par la suite, nous aussi sommes partis en compagnie des cousins, Jo, Marie, ses enfants et un jeune homme Ferdinando, habitant à Fontaine qui se trouvait en vacances à Sommatino. Il était aussi du voyage dans le train pour son retour en France. Nous étions dans le même wagon de deuxième classe, dans une cabine tous ensemble comme en famille !

Ferdinando avait fait des achats en Sicile où la vie était moins chère qu'en France.

Il était fiancé à une jeune fille, italienne comme lui, tous deux habitaient à Fontaine ! Il avait acheté des bijoux en or pour l'offrir à Cinzia, sa future promise. Aussi bien par respect de la tradition familiale que par souci d'économie, l'or étant moins cher

et de meilleure qualité en Italie qu'en France. En tout cas, c'est ce que prétendaient les Italiens.



Machines de mine de soufre,
entre Sommatino et Riesi (Sicile)

Changement de coupe de cheveux

Dans l'idée de partir de mon village pour aller travailler en France, je me suis dit que ma vie allait changer en tout point de vue. J'ai envisagé un changement radical. Je me suis organisée ainsi : je me disais que je n'aurais plus le temps de me coiffer de toutes les belles façons (changements de coiffure) comme je faisais quotidiennement avant à Sommatino ! Alors avec tous les grands regrets, j'ai pris la décision de faire le sacrifice de me faire couper mes beaux cheveux longs. Car avec les cheveux courts, j'aurai plus du temps pour être à l'heure au travail.



F-C 16 ans, avant le départ pour la France en 1966

Grand voyage en train

Ce train express régional de couleur rouge et crème que l'on appelait La micheline.

Un autorail d'une ligne régulière en partant de Chambéry direction Grenoble que je vois parfois dans des films à la télévision. Cela me rappelle la première fois que je l'ai pris à mon arrivée en France !

Quand on est partis avec Lillo de Sommatino, nous avons pris notre premier train à Caltanissetta, après avoir traversé toute la Sicile.

À Messina et Villa Saint Giovanni nous avons continué avec le train qui embarquait dans le fameux ferry en mer, d'une durée environ de 20 minutes. Le train est sorti au débarquement à Reggio Calabria pour rejoindre le talon de la botte italienne. On était agréablement stupéfié de voir ce bon système de transport du train dans cet énorme bateau.

Mais ce qui était assez bien marquant, c'était la première fois que nous découvrions ce restaurant dans le bateau et ces boules de riz appétissantes appelées « arangini ». Ce qui m'a

fait apprendre par la suite à les cuisiner chez nous : mais la recette est longue et compliquée.

Dans les trains du sud, il y avait plusieurs petits vendeurs qui travaillaient en peu pour gagner leur vie. Ils proposaient aux voyageurs des sandwiches, boissons, confiseries, glaces... Ces activités ont disparu de nos jours !

Ma mère nous mettait en garde en nous disant, s'il y a des marchands ambulants qui vous proposent quoi que ce soit à vendre vous leur répondez : « on n'a besoin de rien », mais ce n'est pas l'envie qui nous manquait !

Pour notre part, on se contentait de regarder ce qu'ils proposaient sans pouvoir l'acheter par manque d'argent ! Avant, la politesse et l'éducation étaient très importantes pour la planète tout entière. Nous, en tous cas on obéissait à nos parents !

De plus, avec mon frère nous étions mineurs et sans argent de poche ! On n'avait rien à acheter. Nos parents nous avez approvisionné en nourriture pour les deux jours de voyage, juste ce qu'il fallait du départ à l'arrivée à Grenoble.

Je ne m'étais jamais posé la question de savoir comment mes parents avaient financé notre voyage ! Si ça se trouve, ils avaient fait un prêt supplémentaire. Je n'ai jamais songé à demander de leur vivant.

Petit à petit, le train quittait la botte italienne en montant vers les Alpes, en se rapprochant de la France. Plus on se rapprochait des hautes montagnes, plus on était dans la frayeur en permanence et la tristesse nous envahissait.

On traversait de nombreux tunnels dans l'obscurité, tout était noir cela nous faisait peur.

En ne sachant pas où on allait dans le noir, cela nous donnait l'impression d'aller en enfer. À la limite pour nous, c'était la fin du monde ! Le plus long des tunnels entre l'Italie et la frontière française mesurait environ 12 km 800. Il nous a fallu deux jours de voyage. Le train roulait au charbon, nous n'étions pas bien propres. Ce n'était pas facile de faire un brin de toilette dans un train aux compartiments et couloirs bondés de monde !

Les entrées étaient pleines de gens et de valises empilées les unes sur les autres.

Si on avait une petite chance de réussir à aller aux toilettes pour nos propres besoins, c'était le bonheur ! j'ai su qu'il y avait des personnes qui ont été malheureuses à cause du manque d'hygiène. En arrivant à Grenoble, elles se sont retrouvées avec des morpions comme souvenir du voyage d'après leurs dires ! Quand le sommeil et la fatigue nous gagnaient, il nous arrivait de nous allonger sur le sol dur des couloirs du train pour essayer de dormir.

La nuit était longue dans le train, souvent on ouvrait les yeux et cela donnait une vision de bétailière.

C'était interminable, on ne voyait jamais la fin du voyage. Et puis nous avions froid à l'approche des Alpes.

En partant de Sicile, nous étions en tenue d'été et sandalettes aux pieds ! Avoir froid en plein été pour nous ce n'était pas normal. Notre cœur se serrait, les visages se fermaient. À Modane et Bardonecchia, c'était encore plus dur, le ciel était gris et nuageux, le train était si proche des montagnes couvertes de son joli manteau blanc.

Malgré la beauté de la neige, la tristesse nous gagnait. C'était un endroit froid et humide, on aurait dit que le ciel allait nous tomber sur la tête. Dans la gare, on voyait des gens marcher sur le sol glacé qui ressemblait à de la bouillasse. C'était très impressionnant.

Pour nous qui venions de quitter des terres sèches des pays chauds, le contraste était énorme. Nous avons les cœurs brisés. Avec mon frère Lillo, nous avons demandé à notre cousin si c'était ça la France ! Mais il nous a rassurés : « Vous verrez quand on arrivera à Grenoble, il y aura du soleil ! »

Après la traversée des nombreux tunnels du Fréjus et Saint-Jean-de-Maurienne, nous avons aperçu un petit éclairci, le soleil essayait de transpercer les nuages. C'était un petit souffle d'encouragement pour nous ! Plus loin tout est devenu clair, les montagnes avec un soleil splendide. Évidemment, il nous a mis de la gaieté dans nos cœurs et le sourire aux lèvres. Par la suite, nous avons trouvé les montagnes très jolies.

En arrivant à la gare de Grenoble, on était encore une fois de plus dans l'obscurité. En 1966, la gare était très triste, vieillie et noircie par la fumée forcément par les nombreux passages répétés des roulements des trains qui fonctionnaient au charbon à ces temps-là. Mais actuellement c'est moderne et sympathique !

Mais en sortant de la gare, d'après le cousin, c'était vrai, il y avait du soleil à Grenoble !



Arangini fait maison



Train express rouge

C'est le métier qui rentre

Je me souviens de mon premier mois d'apprentissage chez la couturière de mon village vers l'âge de dix ans. J'y allais les après-midi. Nous étions un bon groupe de sept filles d'âge différent. Les plus âgées avaient tout appris, les moyennes étaient sur le point de pouvoir utiliser la machine à coudre à pédale et les deux dernières petites jeunes avec Rita, ma camarade de classe, on faisait de la préparation et surjet à la main. Les mois suivants, j'ai appris un peu plus le métier, mais je n'avais pas l'âge d'utiliser la machine à coudre !

N'ayant pas cet outil en étant gamine, je me suis adressée alors à ma cousine Rosine qui en possédait une très vieille machine de l'époque « Singer à pédale ».

Je voulais absolument brûler les étapes à vouloir montrer à ma couturière mon savoir-faire par l'utilisation du piquage aussi à la machine. Ma cousine a accepté, mais sous sa surveillance. Vu que j'avais bien suivi ses recommandations d'utilisation de la machine, elle s'est permise de sortir de sa maison pour acheter des melons chez le vendeur ambulant des fruits et légumes qui passait en ces temps-là dans les rues.

Pendant ce temps, je continuais à piquer sur un de mes doigts de la main gauche que j'avais rapprochés trop près du pied de biche, au lieu de piquer dans le tissu. Aujourd'hui, avec mon expérience du métier, cela me fait bien rire cinquante ans après.

J'étais dans l'esprit d'une enfant à ce moment-là : au lieu d'utiliser la roue manuelle de façon à faire remonter l'aiguille qui était rentrée dans mon doigt, j'ai tiré mon doigt vers ma poitrine en cassant l'aiguille, mais sur le coup, je n'ai pas ressenti de douleur. Je suis sorti à l'extérieur, pour me réfugier vers Rosine, qui s'est empressée gentiment de me soigner ! Je n'ai pas abandonné pour autant, car à la suite de cela j'ai pu obtenir à l'atelier une machine pour mieux apprendre comme les filles les plus grandes du groupe des couturières.

Mes parents ont compris que j'étais douée pour la couture, alors sous les conseils de ma couturière, ils m'ont acheté la nouvelle machine à coudre à meuble pliant !

C'est ainsi que l'on dit que le métier rentre, ce métier qui est toujours le mien !



Vendeur ambulant de melon jaune d'été, variété qui se garde pour l'hiver



Exemple d'une ancienne machine à coudre Singer à pédale
Apprentissage dans une cour à l'ombre en été

Première baignade en mer

La mer m'évoque un jour dans ma jeunesse vers l'âge de 12 à 13 ans, dans les années 1960.

Dans nos familles ces années-là, certains membres étaient partis de Sommatino un peu partout en Europe après la fermeture des mines du soufre. Charlotte, la dernière sœur de ma mère qui avait émigré en 1957 à Grenoble avec sa famille, est revenue en train, en Sicile, quelques années après dans le mois d'août. Elle devait effectuer une cure thermale en bord de mer à Sciacca à côté d'Agrigento. Pendant sa cure, ses enfants se trouvaient en vacances, logés chez Nina, encore une sœur de ma mère, l'avant-dernière de la fratrie qui vivait en Sicile.

Un dimanche, on s'est retrouvés à plusieurs jeunes cousins et cousines d'âges différents, y compris Marinella une des filles de l'avant-dernier des frères de ma mère, venus en voiture de Rome eux aussi en vacances. Les deux tontons conduisaient chacun leur voiture, le mari de Nina et le tonton Lillo de Rome. Tous ensemble, nous nous sommes retrouvés pour aller à Sciacca, rendre visite à notre tante en cure thermale ! Vu la journée très chaude, une petite virée en mer s'imposa, surtout que la mer ne se trouvait pas loin des thermes ! Dès notre arri-